

ENVERS ET ~~TOU~~ CONTRE TOI

SECONDE CHANCE • TOME 1

ANNA BRIAC

Copyright © 2022 Anna Briac

Dépôt légal mai 2023

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-9480-8

Imprimé en France

Marque éditoriale : Anna Briac
25300 Pontarlier

ENVERS ET ~~TOU~~ CONTRE TOI

SECONDE CHANCE • TOME 1

Halifax
Jelena, 15 ans

— Dégage, Jelly ! Ta place, c'est au fond de l'océan, comme toutes les baleines.

Je m'immobilise dans le couloir bondé du lycée, frappée de stupeur, ma gorge fourmillant d'un picotement aigu. Les mots de Serik Wagner se fichent en moi comme des flèches meurtrières, tandis qu'un goût acide se répand dans ma bouche. Je me sens atrocement trahie.

La baleine. Tellement original.

Pourquoi les connards ne font-ils jamais preuve de créativité, dans leurs insultes ?

Quel intérêt de se fatiguer, puisque les plus simples sont celles qui font le plus mal...

Finalement, c'est même étonnant que personne n'y ait songé avant. « Jelly la gelée » devait leur suffire. Je tente de me recomposer un visage impassible, alors qu'à l'intérieur de moi, tout a explosé en un magma sanglant et dégueulasse.

Autour de la star du lycée, l'habituelle cour d'adoratrices et de sportifs ricane et se pousse du coude en me montrant du doigt. Comme si on pouvait me rater, dans ce couloir étroit. Je lève les yeux au ciel. Everly, dont les ongles semblent toujours enfoncés dans les biceps de Serik, au cas où il lui viendrait la tentation de s'échapper, sans doute, en rajoute une couche d'un ton fielleux :

— Ouais, barre-toi, la grosse. Tu me donnes envie de gerber.

— T'as besoin d'un coup de main pour rouler en bas des escaliers ? Tu veux qu'on te pousse ? s'exclame un joueur de hockey hilare.

Les spectateurs rigolent. C'est fou comme la cruauté ordinaire cimente les liens dans un groupe. Ils se sentent tout-puissants. Soulagés de ne pas être la proie, ils déploient une énergie folle pour rester du bon côté du gouffre qui nous sépare. Alors ils piquent, ils déchirent, ils lacèrent le cœur de la victime que leur dieu Serik Wagner vient de désigner.

Bande de débiles.

Hors de question que je leur offre le plaisir de me voir ployer sous leurs insultes. Je ne verserai pas une larme devant eux.

« *Quand on a un prénom de reine, on redresse le menton et on avance, Jelena !* » disait toujours ma mère.

Alors c'est ce que je fais. Je tire mes épaules en arrière et je passe devant eux, majeur levé, sans leur accorder le moindre regard. Mon cœur bat la chamade, j'ai les paumes moites, mais je n'affiche qu'une détermination sans faille. Je pleurerai ce soir, dans mon lit. Ou jamais, si je parviens à transformer toute cette douleur en colère.

La voix de ma prof de danse s'invite dans ma tête : « *Sers-t'en pour ta chorégraphie. C'est justement ça qui fait que tu es meilleure que les autres : ta volonté et ta capacité à exprimer tes émotions par ton corps, Jelena. C'est comme ça que tu décrocheras ta place pour la School of Dance.* »

Ouais, si les juges sont aveugles, ça le fera.

Arrête, Jel. Ne pars pas battue !

Un autre des dictons favoris de ma mère : « *Si tu te lances, c'est pour gagner. Sinon, retourne te coucher.* »

Un coup de coude se plante dans mon dos au passage, des griffes se fichent dans mon bras nu, de nouveaux mots doux sont chuchotés dans mon oreille. Je serre les dents et j'avance. Si ça se trouve, c'est la rage qu'ils font naître au creux de mon ventre qui me donnera la force de gagner les sélections.

Je psalmodie dans ma tête pour me donner le courage d'avancer.

Connards, connards, connards.

— Mais quelle bande d'enfoirés décérébrés ! s'insurge Patti quand je la rejoins contre le mur de l'autre côté du couloir. On peut leur casser la gueule, si tu veux ?

Ma meilleure amie tente de faire gonfler un biceps inexistant et crispe ses petits poings sous mon nez. S'il la voyait, Serik exploserait de rire : Patti tient de ses parents thaïlandais sa silhouette aussi fine qu'un roseau. Avec ses grands yeux noirs en amande et son teint doré, elle ressemble à une poupée délicate, tout sauf effrayante.

Le roi du lycée, lui, est pressenti pour intégrer l'équipe jeunesse de boxe de Nouvelle-Écosse, l'année prochaine. Les filles adorent sa beauté rude, ses épaules larges, sa silhouette dure tout en muscles dessinés, ses sourcils perpétuellement froncés et sa réputation de bagarreur. Il n'a jamais perdu aucun combat, paraît-il, parce qu'il n'abandonne jamais. En témoignent ses perpétuels hématomes et plaies, stigmates de ses matchs acharnés.

— Laisse tomber, lâché-je, blasée. Je suis grosse, c'est un fait. Ça ne constitue pas plus une insulte que blonde, noire, lesbienne ou scientifique.

— De toute façon, les baleines sont des animaux majestueux, approuve Patti d'un ton rageur. Et toi, tu es une déesse du breakdance, une surdouée du new style, une guerrière du hip-hop ! Tu vas être sélectionnée, et tu quitteras ce trou du cul du monde. On te verra sur toutes les scènes internationales, tu danseras pour Beyoncé, tandis qu'ils croupiront ici à jamais, ces gros nazes. Ils en crèveront de jalousie. On les emmerde.

Elle me tend son poing que je cogne en retour.

J'ai l'habitude d'entendre ces moqueries cruelles. Je subis leurs blagues débiles depuis toujours. Je devrais être blindée... Mais non, ça m'atteint toujours.

Et plus encore aujourd'hui. Je suis déçue. De moi, de lui.

Je croyais bêtement qu'il y avait quelqu'un d'autre, derrière la façade méprisante de roi du lycée soigneusement entretenue par

Serik. Je me suis plantée. Il est exactement ce à quoi il ressemble : un mec imbu de lui-même, doté d'autant d'empathie qu'une bactérie et qui ne sort du silence que pour assassiner d'un mot ceux qui lui déplaisent.

Je me désole moi-même d'être si réceptive à son charisme magnétique. Je ne vaud pas mieux qu'Everly et toutes les autres.

Depuis six mois, Mariana, ma prof de danse, me prend en cours particuliers deux soirs par semaine en plus de mes autres cours, pour m'aider à préparer le concours d'entrée à la prestigieuse School of Dance de Toronto.

Quand je suis sortie du studio, le premier soir, Serik sortait d'un de ses entraînements de boxe, au rez-de-chaussée du bâtiment. J'avais mes écouteurs dans les oreilles, et je fermais à moitié les yeux, toujours plongée dans ma chorégraphie. Je ne l'ai pas vu, et je l'ai percuté. Un mur dur et inflexible, à l'expression hargneuse. Je me suis reculée, la peur nouant mes entrailles, en réalisant qui se tenait devant moi.

Je me suis raisonnée, il n'allait quand même pas s'en prendre à moi, ici, alors que son coach était dans la salle à quelques mètres ? Et puis, si Serik était la star du lycée, adulé par des dizaines de nanas sans dignité prêtes à tout pour lui palper les biceps et s'agenouiller devant lui dans les toilettes, il ne s'en était jamais pris à moi. Je lui étais totalement indifférente. Après tout, la danse, c'était pour les mauviettes et les faibles : j'appartenais à la catégorie des gens qui ne valent même pas la peine qu'on remarque qu'ils existent. Ce soir-là, j'ai relevé le menton, j'ai marmonné des excuses, et j'ai quitté l'immeuble pour rentrer chez moi.

Au bout de cent mètres, il avait quitté mes pensées. Je repassais dans ma tête l'enchaînement des mouvements qui me posait problème. Ce n'est qu'en bifurquant sur Irving Street pour gagner mon quartier que je me suis aperçue qu'il marchait derrière moi. J'ai cru qu'il m'avait suivie, mais il a poursuivi tout droit sans m'accorder la moindre attention. Ce manège s'est répété chaque mardi et jeudi.

Je partais devant, et il s'engageait à ma suite, son casque sur les oreilles. J'imagine que ça aurait entaché sa réputation d'être vu en ma compagnie.

Sur le chemin du retour, je fais toujours une pause vers l'église Faith City, pour saluer Joe, le SDF qui vit là. On échange quelques mots, parfois je lui donne un peu d'argent. Serik a attendu à chaque fois que je me suis arrêtée, faisant mine de scroller sur son téléphone, avant de repartir en même temps que moi. J'ai fini par trouver sa présence silencieuse étrangement rassurante, dans la nuit.

Un soir, je suis sortie en retard. Il était quand même là, adossé au mur, l'attitude ombrageuse et le visage marqué de nouveaux hématomes. Sa cigarette à moitié consumée formait un point brillant dans la pénombre.

— Tu m'attends ? l'ai-je interrogé, incrédule.

Il a levé les yeux au ciel, a soufflé sa fumée vers les nuages, avant de lâcher d'un ton méprisant :

— Je finis ma clope, ça se voit pas ?

J'ai haussé les épaules. Il m'a emboité le pas, dès que j'ai traversé la rue pour gagner la lumière des lampadaires. Et notre rituel silencieux s'est poursuivi, semaine après semaine.

Et puis il y a un mois, alors que j'arrivais au niveau du renforcement entre deux maisons où dort Joe, des cris m'ont alertée. J'ai accéléré. Ils étaient trois, des types d'une trentaine d'années qui riaient, penchés sur lui, en lui balançant des coups de pied. Joe gémissait, les suppliait, en vain.

— Arrêtez ! ai-je hurlé en me précipitant.

Joe avait le nez en sang, il se tenait le ventre à deux bras. Un grand silence s'est fait, trois ou quatre secondes infinies, avant que le temps ne reprenne son cours. Et cette fois, c'est moi qu'ils ont commencé à bousculer.

— Pour qui tu te prends, la grosse ? C'est ton mec ?

— Ouais, les déchets s'assemblent, c'est clair. Qui voudrait d'eux, sinon ?

L'un d'eux m'a agrippée par le bras pour me rapprocher de lui. Son haleine avinée m'a frappée en plein visage, j'ai détourné la tête, soudain consciente d'avoir été stupide.

— C'est con, t'es plutôt jolie, et t'as des seins... putain ! T'es carrément baisable, en fait !

Les deux autres ont éclaté de rire, leur regard cupide me caressant le corps comme des limaces visqueuses. Je déteste mes seins, qui attirent l'attention bien malgré moi. Que je les planque sous des pulls ou pas, les hommes semblent se transformer en bande de porcs dès qu'ils les remarquent. Comme si je n'étais qu'une poupée de chiffon contre laquelle ils pourraient... s'essuyer. C'est répugnant. Et terrifiant, lorsque je suis seule, à leur merci.

J'ai hurlé :

— Lâchez-moi !

Ça les a juste fait rire un peu plus. Je me suis décomposée, la panique me coupait le souffle. Dans quoi je m'étais embarquée ? Pourquoi, mais *pourquoi* étais-je intervenue ?

Et puis une voix grondante s'est élevée derrière moi :

— Cassez-vous.

Sans me libérer, le type qui me retenait a pivoté pour faire face à mon sauveur. Le roi du lycée avait sa tête des mauvais jours. Les yeux si noirs qu'on aurait dit des puits de ténèbres, la lèvre éclatée et un strip sur l'arcade sourcilière. Il était carrément flippant, malgré sa posture nonchalante. Un genre de créature démoniaque qui venait d'être dérangée et qui allait faire payer ceux qui perturbaient son repos. Les types ont échangé un regard, et les deux qui avaient les mains libres se sont approchés de lui, menaçants et les poings serrés.

Un sourire dément a étiré les lèvres de Serik lorsque ses adversaires se sont jetés sur lui, comme s'il était trop heureux de pouvoir se battre. La suite s'est déroulée trop vite. En quelques secondes ultraviolentes, les deux types gisaient au sol, le visage en sang. Une expression de folie pure éclairait les traits du boxeur. Pâle comme la mort, le dernier mec m'a lâchée, et après avoir relevé ses

potes, ils se sont éloignés en grommelant.

— Merci, ai-je soufflé.

Il s'est tourné vers moi, ses yeux de nuit hantés, et il a craché :

— Le viol fait partie de tes objectifs de vie ?

— Bien sûr que non !

— Alors essaie d'être moins conne, la prochaine fois, et passe ta route, au lieu de jouer aux justicières ! Et apprends à cogner, plutôt que de t'agiter sur de la musique, putain !

Il s'est barré, me laissant en plan, les bras ballants, entre incrédulité, colère et soulagement.

Après cet épisode, il a commencé à marcher à côté de moi. La plupart du temps en silence, chacun enveloppé dans nos pensées ou notre musique, mais il semblait moins distant, moins tendu. On se saluait d'un geste du menton, à la sortie de nos cours, on échangeait quelques mots :

— Un sac de frappe t'a attaqué sauvagement ? Il ne t'a pas raté.

— Tu verrais dans quel état il est, lui.

Et c'était tout. Mais l'espace d'un instant, les murailles de Serik Wagner s'étaient abaissées, et le demi-sourire sincère qui lui échappait, avant qu'il n'arbore à nouveau son air revêche, était plus lumineux que les étoiles.

Pourtant, il vient de me traiter de baleine. C'est la première fois qu'il s'en prend à moi.

Je retiens l'éclat de rire sarcastique qui monte dans ma poitrine. Dire que je croyais que notre relation étrange était teintée d'une sorte de respect...

J'avais tout faux. Toutes ces fois où je l'ai trouvé presque sympa, il devait seulement être malade. Un truc mal digéré.

Heureusement que je n'ai pas commencé à projeter sur lui une forme de syndrome du sauveur, avec sa gueule d'ange cabossée et son humeur de tueur.

Heureusement que je n'ai pas commencé à rêver de lui, la nuit,

et à le chercher dans les couloirs du lycée, le jour, espérant croiser son regard noir captivant. Pas commencé à trouver la largeur de ses épaules séduisante, pas eu envie d'effleurer du bout des doigts ses pommettes hautes si souvent bleuies par des hématomes.

Heureusement, hein...

Je pince les lèvres et secoue la tête. L'univers vient juste de me remettre les idées en place. La baleine et le boxeur, tu parles d'un titre de roman d'amour !

Patti a raison. Bientôt, je ne serai plus dans ce lycée. Je vais réussir les sélections, je deviendrai danseuse professionnelle, je voyagerai à travers le monde, et tous ces trouducs ne seront plus qu'un lointain souvenir.

Halifax
Serik, 17 ans

Mes tripes se nouent et une bile acide se répand dans ma bouche. Encore cinq-cents mètres. Je ne veux pas rentrer.

Ralentis, putain !

Qu'est-ce que ce sera, ce soir ? Cris et désolation ? Vomissements et coma éthylique ? Je ne veux pas rentrer, et en même temps, je suis mort d'inquiétude à l'idée qu'il ait dérapé trop loin.

Quatre-cents mètres. La maison des Tang, celle des Jensen dont les planches de bardage manquantes font penser à un vieil homme édenté.

Je tiens le compte, comme si ça pouvait arrêter le temps.

Comme si je n'allais pas finir par arriver chez moi.

Palissade bleue défoncée des Connolly. Dernier lampadaire, l'ampoule est pétée, évidemment.

Je déteste mon quartier pourri, ce secteur reculé d'Halifax qui empeste la misère planquée derrière une couche de respectabilité. Il y a des rideaux aux fenêtres pour masquer le désespoir qui suinte de l'intérieur. Ça sent la tristesse et la résignation, la violence ordinaire et le dégoût. Je veux m'arracher de là, emmener Alina avec moi. Je me suis fait la promesse de gagner un max de fric, pour ne plus jamais sentir l'odeur poisseuse de la pauvreté sur mes vêtements de seconde main.

Pense à autre chose. Un truc futile et léger.

Le lycée. Le contrôle de littérature de demain, où je dois absolument briller pour rattraper ma moyenne, si je veux pouvoir me barrer très loin d'ici à la fin de l'année. Et Dieu sait qu'il n'y a pas grand-chose d'autre qui surpasse ce désir ! À part peut-être celui de glisser mes mains dans le décolleté renversant de Jelena Campbell, qui occupe pas mal de mes plaisirs solitaires.

Tu t'es comporté comme un enfoiré avec elle, cette semaine.

Comme avec tout le monde, pas la peine d'en faire tout un plat. Je suis dégueulasse avec Everly aussi, et pourtant elle continue de me laisser la baiser, comme si j'étais un trophée. Comme si je valais le coup...

Je me sens vaguement coupable, pour Jelena. Je n'avais pas le choix, mais je sais qu'elle a eu mal. D'habitude, je m'en fous, de ce que pensent les autres. J'ignore pourquoi son regard blessé me picote la conscience. Je grimace. Cette fille me retourne les sens et le cerveau.

C'est bon, mec. Elle se fait un peu emmerder, mais elle s'en fout, non ?

En réalité, je suis carrément jaloux d'elle, de sa vie lumineuse et des salissures qui semblent glisser sur elle sans l'atteindre.

Elle n'était pas là, ce soir, quand j'ai quitté mon cours de boxe, et je devine que nos retours côte à côte sont terminés. Ça m'emmerde, parce que j'apprécie vraiment ces moments de paix, je les attends, même ! C'est comme si sa compagnie silencieuse étouffait un peu ma fureur et mon angoisse.

Et là, je suis en train de laisser les ombres gagner. Je ne veux pas rentrer.

Putain comme je ne veux pas !

Un chat maigre me file sous le nez. Je déglutis. Mes poings se serrent. J'entends la voix du coach brailler à mes oreilles :

« Maîtrise tes pulsions, Wagner ! Sur le ring comme dans la vie, la rage n'alimente pas ta force, elle te fait seulement perdre en concentration et en efficacité, alors respire et calme-toi, gamin ! ».

Je me force à rouvrir les doigts et expire longuement. Je pousse le portail défoncé, il tombe lourdement sur le côté.

Fait chier, je l'ai réparé il y a deux jours !

Je remonte l'allée pleine de mauvaises herbes, zigzague entre les canettes de bière vides et deux pneus abandonnés. J'entends les hurlements jusque-là.

La crampe dans ma poitrine s'accroît. Une silhouette frêle m'attend, assise sur les marches de bois du perron. Visage fermé, tremblant de froid dans son tee-shirt licorne à manches courtes, ma petite sœur pose sur moi des yeux rougis.

Comment voulez-vous que la haine ne me ravage pas, coach ?!
Je ne peux pas. Je ne peux pas !

Mes poings se verrouillent à nouveau en position fermée, prêts à cogner et mon souffle se coince dans ma gorge. Je voudrais tellement tout envoyer péter et ne plus jamais jeter un œil en arrière. Mais laisser Alina derrière moi... Pas question. Alors mon rêve attendra.

— Je t'accompagne chez Sissy, grogné-je.

Elle hoche la tête, agrippe son sac à dos rose et faufile sa main dans la mienne, m'obligeant à desserrer mes poings. On ne parle pas, il n'y a rien à dire. On quitte notre quartier merdique et ses maisons déglinguées, marchant d'un bon pas dans la nuit. Je finis par porter Alina pour aller plus vite. La mère de Sissy m'adresse une grimace désolée en m'ouvrant la porte. Elle caresse les cheveux de ma petite sœur.

— Tu sais que tu peux aussi..., commence-t-elle.

— Merci, mais non, la coupé-je.

Je fais déjà demi-tour.

— Je l'emmènerai à l'école demain, propose encore la femme.

Je ne me retourne pas, hoche la tête en guise de remerciement, la gorge nouée et je reprends le chemin de la maison. Je sais déjà ce que je vais trouver, ma mère recroquevillée dans un coin, en larmes, la lèvre éclatée ou pire.

Ça faisait un moment qu'il n'avait pas pété les plombs. Je

croyais... Je renifle avec amertume. La vie, c'est de la merde et l'univers un enfoiré qui s'acharne sur ceux qui sont déjà au sol. Évidemment que non, mon père n'arrêtera jamais de picoler ni de cogner sans raison, de toute sa puissance d'ex-boxeur poids lourd !

La rage me suffoque, quand ses hurlements parviennent à mes oreilles. Pas envie d'entrer, d'affronter ma réalité... Ma nuque se couvre d'une sueur glacée. J'ai la trouille, ça me fait chier de l'admettre. Je suis vaincu sur le ring, dans ma catégorie. Dans un monde qui respecte les règles. Mais face à mon père, je n'ai aucune chance. Pourtant, je ne peux pas abandonner ma mère, même si je lui en veux tellement ! D'avoir épousé mon géniteur, de ne pas avoir essayé de se barrer quand il est devenu cette brute sauvage, de nous faire subir ça, à Alina et à moi.

Je n'en peux plus. Et demain, il faudra arborer fièrement les nouvelles plaies, en laissant croire que j'ai massacré un adversaire dans un combat.

Je le déteste. Je me déteste.

Un gémissement aigu retentit à l'intérieur et me fait vriller. Maman !

J'expire, me blinde, et l'attitude déterminée, je franchis le seuil, prêt à encaisser les coups.

Toronto, 10 ans plus tard

Jelena, 25 ans

Le spécialiste affiche une expression navrée. Je devine ce qu'il va m'annoncer.

— Je suis désolé, mademoiselle Campbell. Votre genou est fichu. Vous ne pourrez plus danser, du moins pas au rythme où vous soumettez vos articulations en ce moment.

Mes cartilages sont en miette, j'enchaîne les entorses et je n'arrête pas de me déboîter la rotule gauche : je ne m'attendais pas à ce qu'il me dise que tout va bien. Pourtant, ça me fiche un sacré coup. Cette fois, c'est plus grave : j'ai bousillé mes ligaments croisés sur une mauvaise réception, en pleine répétition du nouveau spectacle. Je n'échapperai pas à l'opération. Et ce n'est un mystère pour personne, chez les danseurs : la rééducation a beau faire des miracles, on ne récupère jamais totalement ce qui a été perdu.

Ce qu'il m'annonce, je le redoutais depuis ma chute, mais j'espérais...

Merde.

Je clos un instant les paupières, rejetant ma nuque en arrière sur le fauteuil du cabinet du médecin. J'expire longuement, le temps d'encaisser l'info.

Ma mère disait que j'ai dansé avant de savoir marcher, et il reste quelques vidéos de moi, vers trois ou quatre ans, yeux fermés et fesses dodues tendues vers l'arrière, en train d'onduler au son d'une musique qui n'existait que dans ma tête.

La danse a toujours été mon point d'ancrage, l'axe lumineux de ma vie, ma force viscérale quand le monde s'écroulait autour de moi. Quand maman est morte. Quand des cons me harcelaient. Quand on a diagnostiqué la maladie d'Alzheimer à papa. À chaque fois, j'ai puisé de la force dans la danse. C'est ce qui m'a permis de me construire, de me répéter que je n'étais pas seule, que je n'étais pas une merde : j'étais une danseuse, j'appartenais à la musique et au mouvement, et ils seraient toujours là pour moi.

Ma carrière a décollé presque par hasard, alors que je sortais à peine de l'école. J'avais déjà participé à de nombreux spectacles, au cours de mes études, mais jamais je n'avais osé me présenter à un concours si prestigieux que le Juste debout¹ !

Deux jours avant, j'étais prête à renoncer, morte de peur.

— Regarde-moi, Patti ! Je n'ai ni le physique ni l'expérience de toutes ces filles ! Tu ne me verras jamais dans un clip de Beyoncé, putain !

— Jelena Isabelle Campbell, a vociféré ma copine dans le téléphone, si tu ne te montres pas à cette compétition, je traverse l'océan et je viens jusqu'à Paris pour te botter le cul ! Depuis quand tu renonces sans te battre ?!

J'ai pris mon courage à bras le corps et j'ai dansé de toute mon âme, devant un parterre de juges que je ne distinguais heureusement pas, en raison des projecteurs qui m'aveuglaient. Je n'ai pas été retenue, mais dans le jury, il y avait de célèbres danseurs français. Ma silhouette inhabituelle a attiré leur attention. J'ose croire que ma façon de danser, tout en énergie et émotions à vif, a achevé de les convaincre que je valais le coup. Il a suffi d'une de leur recommandation pour que tout s'enchaîne.

J'ai adoré ces années totalement dingues, à voyager d'un pays à l'autre, d'un tournage de clip à une scène de théâtre. Mon

¹ Rencontre internationale de danse hip-hop dont la finale se déroule à Paris depuis 2002.

appartement de Toronto ne me servait guère qu'à poser mes valises et faire mes lessives entre deux projets. C'était fou, exaltant, plein d'énergie fiévreuse et de passion.

Et maintenant, ça va s'arrêter ? Juste comme ça, pour un fichu genou qui refuse de m'obéir ?

— Ce n'est pas la première fois que je vous préviens, me sermonne le médecin. On ne peut pas tirer sur la corde comme vous avez tendance à tous le faire. Le corps n'est pas fait de titane, mademoiselle Campbell, et il vient un jour, où, à force de trop lui en demander alors que la douleur vous alerte que vous abusez, il lâche. Et c'est trop tard. C'est ce qui vous arrive aujourd'hui, et croyez-moi, j'en suis désolé...

— Peut-être qu'avec du vrai repos, je pourrais éviter l'opération ? tenté-je sans y croire.

Le regard qu'il me lance est éloquent. Mes épaules retombent. Un sentiment d'angoisse amère serpente dans mon ventre. Dois-je vraiment tirer un trait sur ma carrière, sur toutes ces heures de travail acharné, sur la magie des tournées, des spectacles ? Je ne me sens vivante que quand je danse. Un sentiment de puissance et d'exaltation m'envahit, qui n'existe que lorsque j'entre en scène, je me nourris de l'énergie des autres, et je touche le ciel.

Je ne sais rien faire d'autre.

Je n'ai *envie* de rien d'autre.

La panique me gagne, étouffant mes pensées. Si je perds la danse, que reste-t-il de moi ?

Ma gorge se serre, tandis que je me revois adolescente, en proie aux moqueries des lycéens. Je ne veux pas redevenir cette Jelena, celle qui faisait semblant que ça ne l'atteignait pas, mais qui avait le cœur semblable à une vieille serpillère : plein de trous, élimé, trempé de larmes.

Si je ne suis plus une danseuse, je ne suis plus personne.

Le médecin m'explique le déroulement de l'opération, les examens que je devrai réaliser avant de passer sous le scalpel du

chirurgical, les formalités administratives. Je ne l'écoute plus. J'ai à nouveau huit ans, maman vient de mourir, et je me sens aspirée par un gigantesque trou noir qui anéantit tout ce que je suis. C'est étrange peut-être, de comparer la perte de sa mère avec celle d'une passion, mais la danse a été mon univers tout entier, mon refuge, ma bulle de sécurité. Et elle vient d'exploser, arrachant tous les pansements que j'avais collés sur mon âme d'enfant.

Je quitte le centre médical, sous le choc. Mes pas me conduisent en mode automatique à travers le petit parc qui borde la rue, jusqu'à un banc, sous un lilas en fleurs. Je m'assois, au ralenti. Mon genou me fait mal, je le déteste. Je maudis cette chute par laquelle tout a commencé !

J'essaie de démêler mes émotions, au milieu du chaos qui tournoie dans ma poitrine.

J'ai peur, je suis triste et je me sens larguée. Totalement perdue, sans la certitude qu'est la danse dans ma vie. On vient de me rogner les ailes : fin de ma parenthèse lumineuse et pailletée, retour au réel boueux. Bon sang, mais comment vais-je surmonter ça ?!

Mon téléphone vibre dans ma poche. J'extirpe l'appareil de mon jean et fronce les sourcils en voyant le prénom de ma sœur aînée s'afficher.

— Jel, j'ai une mauvaise nouvelle, commence-t-elle d'un ton lugubre. C'est papa. Sa maladie a empiré d'un coup, selon les médecins. Il va falloir le placer dans un centre médicalisé.

Mes mains se mettent à trembler si fort que j'en manque de lâcher le téléphone. Ça fait beaucoup à encaisser d'un coup... Mon père est mon héros. Il nous a élevées avec patience et amour, ma sœur et moi. Theodora a dix ans de plus que moi, elle était déjà presque adulte quand maman est morte, mais papa ne s'est jamais reposé sur elle : il a géré nos chagrins et nos joies, nos angoisses et toute la logistique du quotidien. Il s'est toujours montré fier de nous, son regard bleu plein de malice et de tendresse en guise de soutien, dans tous nos projets. Il a cru en moi, quand j'ai clamé que je serais danseuse.

Et puis, cette saloperie d'Alzheimer a frappé à la porte, emportant son esprit brillant, petit bout par petit bout. Mais jusque-là, il demeurerait autonome.

— À ce point ? demandé-je d'une voix tremblante. L'infirmière ne suffit plus ?

— Non...

Un soupir lourd m'échappe.

— Comme tu dis, répond ma sœur. J'ai essayé d'en discuter avec lui, il ne se rend pas vraiment compte de la situation. La seule chose qu'il répète, c'est qu'il refuse de partir loin de maman... Il faut absolument qu'on lui trouve une place à Halifax.

Je prends un moment pour encaisser la nouvelle. Theo reprend :

— Je suis désolée de te demander ça, mais je ne peux pas quitter Montréal. Est-ce que tu aurais la possibilité de chercher une structure médicalisée pour papa ?

Quelle ironie... Il se trouve que je vais avoir un peu de temps libre prochainement.

— Je m'en charge, ne t'inquiète pas.

— Merci, Jel, tu es un amour. C'est compliqué avec Patrick, en ce moment, et...

Elle s'interrompt quand des cris retentissent derrière elle, puis lâche dans un soupir :

— Il faut que j'y retourne. On prendra le temps de discuter une autre fois...

Et elle raccroche, manifestement en plein milieu d'une de ses habituelles engueulades avec son mari.

Je reste un moment pensive, avant que la voix de maman ne résonne dans ma tête :

« On relève le menton et on avance, Jelena. Se morfondre n'a jamais résolu le moindre problème. C'est le mouvement, la clé. Bouge, et tout se mettra en place au fur et à mesure. »

OK, maman. J'y vais...

J'expire un bon coup et je prends la direction de mon

appartement.

Quand je pousse la porte de chez moi, trente minutes plus tard, ma résolution est prise : je vais déménager de Toronto et m'installer à Halifax près de papa. Je ne peux pas l'abandonner et le laisser affronter ça seul. C'est à mon tour de prendre soin de lui. Patti pourra m'héberger, le temps que je loue un appartement.

Je trouverai un moyen de rebondir. Ça ira.

Ma décision me paraît nettement trop optimiste, quinze jours plus tard, alors que je parcours en boitillant les rues de la ville de mon enfance. J'ai trouvé une place pour papa dans un institut aux grandes baies vitrées qui donnent sur un jardin et avec un personnel aux petits soins pour ses pensionnaires, mais ça va nous coûter un bras, les deux yeux et vraisemblablement nos quatre reins à Theo et moi. En même temps, je refuse de laisser mon père dans un mouroir, enfermé dans une chambrette grise qui sent le détergent. À Bayshore Garden, il aura accès à un jardin merveilleux planté de roses, et il possèdera son propre appartement.

— Comment tu vas payer ? me demande Patti qui m'accompagne.

— J'ai un peu d'argent de côté. Et il va falloir que je me trouve un travail, dès que l'opération sera passée.

— Tu es certaine que tu ne pourras plus danser ?

— Plus comme avant, en tout cas. Et de toute façon, personne ne prendra le risque de signer un contrat avec une danseuse blessée, qui pourrait planter la troupe n'importe quand.

On s'installe dans les fauteuils sur la jetée de bois, face à l'océan. J'observe les ferrys qui font la navette d'une rive à l'autre de la baie d'Halifax et les petits bateaux de l'école de voile qui naviguent jusqu'à Georges Island, la petite île posée au milieu des eaux d'un bleu sombre. C'est paisible, ici. J'avais oublié à quel point la ville est un cocon au milieu de la nature, tant j'ai été pressée de la quitter.

— Pourquoi tu n'ouvrirais pas ton école de danse ? suggère

brusquement Patti, alors que les petits voiliers passent devant nous, comme une lignée de canetons derrière le navire de leur coach.

— Je ne suis pas sûre que je serais compétente en tant qu'enseignante...

— Tu détestes les gosses ? demande Patti en levant un doigt.

— Pas particulièrement.

— Tu as d'autres diplômes ? Tu as suffisamment d'argent pour ne plus bosser du tout et payer les frais pour ton père ? insiste-t-elle en levant deux autres doigts.

Je secoue la tête à chacune de ses propositions.

— Tu n'as plus envie de danser ? poursuit-elle.

— Tu sais bien que si...

Elle dresse son dernier doigt, le regard victorieux :

— Tu sais que mes parents cherchent toujours des serveuses pour leur restaurant, et moi ça m'arrangerait carrément que tu me rejoignes, au moins, on rigolerait. Alors, tentée ?

J'éclate de rire devant ses sourcils haussés de façon comique. Patti déteste devoir travailler au resto, mais elle n'a pas le choix : les emplois pour les docteurs en astronomie et astrophysique ne courent pas les rues, hélas.

— En gros, je dois ouvrir une école de danse, selon toi ?

— C'est ce que la logique vient de te démontrer brillamment. Et à titre personnel, je suis convaincue que tu serais une prof géniale. Penses-y, Jel.

L'idée m'a traversé l'esprit un quart de seconde, avant que je ne la rejette, il y a quelques jours, tant j'étais persuadée que je devais tourner la page. Mais la gravité qu'affiche Patti me pousse à me questionner davantage. Peut-être est-ce le moment d'entamer une sorte de nouvelle danse de ma vie ? Moins effrénée, moins sous le feu des projecteurs, mais avec un peu de chance, pas moins passionnante ? Je repense à Mariana, la prof de mon adolescence, celle qui m'a aidée à traverser ces années sombres. Et si je pouvais moi aussi aider d'autres petites filles à croire en leurs rêves ? Les

prendre par la main pour les accompagner jusqu'à leur objectif ?

Je serais toujours danseuse, toujours moi.

Un poids s'envole de mes épaules. Je souris lentement.

Peut-être que tu n'as pas tant merdé que ça, l'univers.

Halifax, maintenant

Jelena, 28 ans

Lorsque mon alarme se met en marche, je m'étire dans mon lit pour chasser les dernières brumes du sommeil. Un miaulement désespéré retentit à la cuisine. Miss Parker, ma chatte de gouttière qui se prend pour une star de cinéma, tente de me faire croire qu'elle agonise. Comme elle me joue cette scène tous les matins, et que non, elle ne peut pas être en train de mourir de faim vu que Finn, mon voisin, a dû lui laisser des restes devant sa porte, ça me fait juste sourire.

De toute façon, on est mercredi, et rien ne peut gâcher un mercredi. C'est le jour du cours des tout-petits pour démarrer la journée, dans mon école de danse. Mon préféré. Je me réjouis à l'idée de voir leurs bouilles ravies. Ils n'ont pas encore été formatés ni limités par la peur du jugement des autres. Bercés par la musique, ils dansent en laissant leur nature profonde s'exprimer, leur tête et leur corps en parfaite harmonie. C'est un vrai bonheur de leur faire cours, une façon de revenir à la source évidente de mon amour pour la danse.

Mon genou grince ce matin. J'ai dû trop forcer hier, pour le cours de break des ados. Je ne peux plus enchaîner des mouvements qui sollicitent trop mon corps. Le chirurgien qui m'a opérée il y a trois ans avait raison : je n'aurais jamais pu reprendre une carrière de danseuse pro. Je prends le temps de masser l'articulation, je fais pivoter mon mollet en grimaçant, avant de poser les pieds sur le sol.

Ça a l'air de tenir. Alors je me lève, rassemble mes cheveux châtains en chignon vite fait au sommet de ma tête, et exécute quelques mouvements de yoga pour terminer de me réveiller. Je démarre toujours par la salutation au soleil, qui se pratique comme une danse lente, enchaîne avec les postures du guerrier, histoire de me remplir d'énergie. Puis je rejoins la douche en chantonnant.

Chaque jour qui débute est une nouvelle occasion de s'accomplir, d'avancer vers ses rêves. Et mon projet du moment, c'est l'organisation des stages d'été de mon école de street dance.

Un rapide détour par la case brossage de dents et eye-liner pour me faire des yeux de biche, avant d'enfiler un jean brut moulant, un tee-shirt ample rose qui me découvre une épaule et mes talons aiguilles rouge cerise.

Miss Parker enroule son corps souple autour de mes jambes pour réclamer un câlin et à manger. Pas forcément dans cet ordre, d'ailleurs. Je me penche pour effleurer sa fourrure gris cendré, elle donne un petit coup de tête dans ma paume avant de miauler avec insistance.

— Ça arrive, Majesté, minute.

Je remplis son bol de croquettes, verse de l'eau dans une écuelle, et m'accorde une dernière caresse si douce le long de son flanc. Sa Grâce a la générosité de me laisser faire, elle agite même l'extrémité blanche de sa queue en signe de remerciement. Ou peut-être pour me congédier, puisque l'Humaine a joué son rôle de distributeur de nourriture. C'est plutôt ça. Je souris en levant les yeux au ciel. Une preuve supplémentaire que les chats dominent le monde.

J'attrape le gâteau au citron que j'ai fait hier en prévision de ce matin. J'ai ajouté du sésame grillé, comme me l'ont conseillé les parents de Patti, qui tiennent le restaurant juste en bas de la rue. Le parfum de l'agrumes embaume toute la cuisine. Je résiste à la tentation d'en piquer un morceau tout de suite, et sors de chez moi.

J'habite au deuxième étage d'un bâtiment recouvert d'un bardage bleu, au fond d'une allée tranquille. Tous les appartements sont

placés en quinconce, comme des petites maisons indépendantes, et ne sont reliés que par des terrasses en bois. Chaque étage peut être rejoint par un escalier intérieur, mais aussi une coursive extérieure. Un coup de folie de l'architecte, et qui confère au bâtiment cet aspect biscornu que j'adore.

Je traverse l'espace ouvert entre les deux logements de mon étage. La vue d'ici est sans intérêt. En revanche, celle du troisième étage est dingue : elle donne sur la baie d'Halifax et le port. C'est sans doute ce qui explique que l'unique appartement de l'étage soit inoccupé depuis des mois : son prix est exorbitant.

Je vérifie que Finn n'a pas retourné son paillason, notre code pour signaler qu'on n'est pas dispo, et je frappe à sa porte. Il m'ouvre presque immédiatement, en louchant sur mon offrande sucrée.

— Dis-moi que c'est celui au citron ! supplie-t-il.

— Évidemment. La manipulation par gourmandise, c'est ce qui fonctionne le mieux, avec toi. Je veux tout savoir sur ta soirée de samedi !

Il rit en secouant la tête et s'écarte pour me laisser entrer. Mes yeux s'attardent un moment sur son torse musclé et ses abdos ciselés, avant qu'il ne récupère sur un accoudoir du canapé le tee-shirt *Dancing Groot* que Patti et moi lui avons offert pour son anniversaire il y a deux ans, qu'il trouve ridicule, et dont il ne sert que comme pyjama. Il l'enfile, me privant d'une vue appétissante.

Quel dommage qu'on ne soit pas compatibles, Finn et moi... On a essayé, pourtant. Ça a débouché sur le pire rendez-vous de l'histoire de la séduction, un moment plein de malaises et de contretemps dans le rythme de nos gestes, alors que notre conversation, elle, ne souffrait d'aucun blanc. Quand on a poussé l'expérience jusqu'à s'embrasser, on a atteint le degré moins douze de l'alchimie, un truc tellement gênant qu'on a piqué un fou rire explosif et libérateur. Ça a scellé notre amitié. Je le considère désormais comme mon petit frère, vu qu'il a deux ans de moins que moi.

Je jette un œil attendri sur ses cheveux en bataille qu'il discipline

en y passant les doigts, la trace d'oreiller qui lui barre encore la joue, puis je suis le parfum du café jusqu'à la cuisine, en mode automatique.

— Tiens, ton précieux, me taquine-t-il en poussant sur la table un bol rempli à ras bord de mon breuvage noir préféré.

On déjeune ensemble plusieurs fois par semaine, chez lui ou chez moi. C'est une habitude qui s'est instaurée quand il s'est installé ici. Ça nous permet de discuter plus facilement qu'en sortant le soir, puisque j'ai des cours et Finn est souvent pris pour des gardes à l'hôpital où il est infirmier, ou à la caserne, en tant que pompier volontaire.

On s'installe sur les tabourets hauts, il lance une abominable playlist de country. Je grimace, mais ne dis rien : c'est le privilège de l'hôte de choisir le fond sonore. Tandis que je découpe de larges tranches dans mon cake, je demande :

— Alors, Addison ?

— Anita !

Je grimace en geste d'excuse, avant de reprendre doucement :

— Comme ton paillason n'était pas retourné ces derniers jours, j'ai l'impression que ce n'est pas la peine que je me fatigue à retenir son nom ?

Il boit une gorgée de son café, avant de déclarer calmement :

— C'était une nuit très... plaisante. Mais ça n'ira pas plus loin.

— Merde... C'est toi, ou c'est elle ?

Il hausse une épaule fataliste.

— Moi.

— Encore un fantasme du pompier ?

Il hoche la tête en soupirant. Finn est le mec le plus gentil que je connaisse. Il est intelligent, cultivé et d'une zénitude absolue. Il est aussi canon, avec ses cheveux blonds un peu trop longs et ses grands yeux gris sereins. Mais pompier volontaire, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase de la séduction : il attire les regards d'environ quatre-vingt-dix pour cent de la population féminine hétéro